

JEAN GRENIER

**Inspirations
méditerranéennes**

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

ESSAI SUR L'ESPRIT D'ORTHODOXIE.
ENTRETIENS SUR LE BON USAGE DE LA LIBERTÉ.
À PROPOS DE L'HUMAIN.
LEXIQUE.
L'EXISTENCE MALHEUREUSE.
LES GRÈVES.
SUR LA MORT D'UN CHIEN.
ESSAIS SUR LA PEINTURE CONTEMPORAINE.
LES ÎLES.
LÉTTRES D'ÉGYPTE *suivies d'UN ÉTÉ AU LIBAN*.
LA VIE QUOTIDIENNE.
ALBERT CAMUS (souvenirs).
ENTRETIENS AVEC LOUIS FOUCHER
RÉFLEXIONS SUR QUELQUES ÉCRIVAINS.
VOIR NAPLES.

Chez d'autres éditeurs

LA PHILOSOPHIE DE JULES LEQUIER.
ŒUVRES COMPLÈTES DE JULES LEQUIER.
ABSOLU ET CHOIX.
L'ESPRIT DU TAO.
ENTRETIENS AVEC DIX-SEPT PEINTRES
NON FIGURATIFS.
BORÈS.
CÉLÉBRATION DU MIROIR.
SENTUS EMPIRICUS (trad.).
PRIÈRES (ill. Vieira da Silva).
NOUVEAU LEXIQUE (ill. Hajdu).
La dernière lettre de Jules Lequier (préface). (ill. Ubaç).

INSPIRATIONS
MÉDITERRANÉENNES

JEAN GRENIER

INSPIRATIONS
MÉDITERRANÉENNES

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1961.*

A MA FEMME

AVERTISSEMENT DE 1961

Ce livre a été publié pour la première fois en 1940.

Les pages qui concernent l'Algérie avaient déjà paru en 1937 (Editions Charlot, à Alger), dans la collection « Méditerranéennes », sous le titre *Santa Cruz*, avec un dessin de René-Jean Clot (édition à tirage limité) ¹.

Si nous republions aujourd'hui ce volume après si longtemps, ce n'est pas que nous approuvions toujours la manière dont y sont exprimés les sentiments qui l'animent, mais parce que ces sentiments n'ont pas changé depuis lors, et que nous supposons qu'ils ne sont pas seulement ceux de l'auteur.

1. N'ont pas été publiées depuis 1937 et ne le sont pas non plus dans cette édition-ci, des pages sur Alger, Tipasa, Constanline et l'Algérie en général.

PREFACE

Il existe pour chaque homme des lieux prédestinés au bonheur, des paysages où il peut s'épanouir et connaître, au-delà du simple plaisir de vivre, une joie qui ressemble à un ravissement, une de ces joies dont parle Flaubert : « J'ai entrevu quelquefois un état de l'âme supérieur à la vie, pour qui la gloire ne serait rien, et le bonheur même, inutile. »

La Méditerranée peut inspirer un tel état de l'âme. Elle ne risque pas de jeter dans cette confusion de sentiments qui faisait voir aux Romantiques dans les paysages un aliment spirituel ou même une intuition du divin. Par les lignes et les formes qu'elle impose elle rend la vérité inséparable du bonheur; l'ivresse même de la lumière n'y fait qu'exal-

*ter l'esprit de contemplation*¹. Ainsi peut-elle inspirer une métaphysique qui soit à égale distance du culte de l'Absolu et du culte de l'Action.

Juillet 1939.

1. Personne ne l'a mieux dit que Paul Valéry dans les pages dont il nous a permis de reprendre le titre.

AFRIQUE DU NORD

SANTA CRUZ

Dans cette bruyante fourmilière d'Oran, où que l'on aille, il est un lieu qui vous accompagne, et c'est la colline du Planteur et plus haut, Santa Cruz. Et alors même qu'on souffrirait de cette solitude qu'imposent les grandes villes, on se sent rattaché par cette colline à une amitié.

Souvent sur la promenade de Létang, je me trouvais réconforté par la lumineuse présence de cette barque renversée à la proue de laquelle s'était fixé un coquillage. Je songeais aux heures d'inutile travail, à celles de féconde paresse, aux heures où il aurait fallu apprendre, et à celles où il aurait fallu oublier. Agir et savoir, à quoi bon si l'on ne sait pas ce qu'on doit choisir? Des connaissances amassées l'une sur l'autre nous bouchent la connaissance. Nous apprenons ce qui

nous est le plus inutile, et des « nouvelles » qui ne nous concernent pas. Qu'il est étrange de porter en soi un être qui dure et de ne s'intéresser qu'à ce qui lui arrive par rencontre!

.

Le soleil fait surgir sur la montagne africaine une teinte fauve qui durera tout le jour. On aimerait caresser cette bête qui s'étire jusqu'à plonger ses pieds dans la mer. La lumière ne s'est pas encore épaissie, son sillage derrière vous se referme avec un bruissement de joie. L'on se sent près des sources de la vie, des eaux pures et jaillissantes : c'est une nouveauté perpétuelle et comme une floraison d'aurores. Bientôt va déferler une lumière plus compacte qui finira par se fixer dans l'apparente immobilité de Midi, faite en réalité d'un tumulte innombrable. Quel jour glorieux ! Je songe à la conque d'or de Palerme où le soleil tout le jour repose comme une fleur dans une coupe. Mais la lumière n'y joue pas comme dans cet immense espace qui va des Andalouses à Cannastel.

Cette lumière touche de sa grâce des villes qui sans elle seraient de simples campements

de bohémiens. Elle opère ici un miracle dont Alger a moins besoin. Mais elle y est aussi de qualité différente. Elle enchante les yeux à Alger, à Oran elle parle à l'intelligence. La lumière d'Alger se décompose au contact d'une terre verte et rouge. A Oran elle est seule pour créer tout le paysage. Elle y est pleinement à l'aise pour composer ce qui fait vraiment l'Afrique : un sol nu et dévasté que la lumière inonde et transfigure à chaque heure du jour.

Rien n'est plus beau, rien n'est plus significatif pour celui qui aime du même amour l'Afrique et la Méditerranée que de contempler leur union du haut de Santa Cruz. Il existe de plus grands dépouillements, des solitudes plus secrètes, des espaces plus vastes dans le Sud, — mais il faut alors s'arracher à la mer, quitter ce symbole du possible, rester seul en face du réel...

.

J'y suis monté quelquefois. Dès la Palestre ce sont les bois, déjà c'est l'espace. Tout le long du sentier qui mène à Santa Cruz l'on sent un grand calme s'emparer de soi, après tant de démarches dans la ville en quête de

choses à voir et de gens à entendre (et presque rien n'est à voir, presque personne à entendre). J'entendais après le battement précipité des cœurs inquiets de plaisir, la respiration large et profonde de la forêt. Ainsi la musique nous transporte parfois du *staccato* au *legato* sans transition. Notre pensée d'abord liée comme une gerbe se défait et s'épanouit avec bonheur. Peut-être ne suis-je fait que pour vivre ces moments-là — pareils au « moment musical » dont parle Proust — et suis-je partout ailleurs égaré. C'est alors que les portes se ferment et que les visages se font hostiles : le monde veut à juste titre nous repousser vers notre vraie vocation.

Je me rappelle surtout un jour. Je montais, et à mesure que je montais, l'horizon reculait, le ciel se creusait, je découvrais la ville, puis la ville et la mer, puis la ville et la mer et le lac et la montagne de Tlemcen. Ce tas de monnaies blanches jetées au hasard, c'est Oran; cette tache d'encre violette, c'est la Méditerranée; cette poussière d'or sur un miroir d'argent, c'est le sel de la plaine à travers le soleil. Je montais toujours et le paysage grandissait jusqu'à devenir emphatique; je ne pouvais m'empêcher de penser à

nrf

